

**Repères pour une possible lecture chrétienne des quatre films récents qui abordent le sujet de l'avortement : *4 mois, 3 semaines et 2 jours* de Cristian Mungiu (Roumanie), *Le Bannissement* de Andreï Zviaguintsev (Russie), *L'île* de Pavel Lounguine (Russie) et *Juno* de Jason Reitman (Etats-Unis)**

J'ai habitué les auditeurs de l'émission *L'Eglise orthodoxe aujourd'hui*, diffusée sur Radio Notre Dame, à leur signaler la sortie dans les salles de cinéma des films qui sont en lien avec la spiritualité chrétienne.

Du fait de la sortie en même temps, récemment, des deux films remarquables, *Le Bannissement* et *Juno*, j'ai consacré un peu plus de temps à mon commentaire sur l'actualité cinématographique, dont je vous propose ici une variante plus détaillée.

En effet, je pense que ce mois est particulièrement propice pour fréquenter les salles obscures, plus éclairées que d'habitude par des reflets de la Lumière sans déclin.

Je vous propose quelques repères pour une possible lecture chrétienne de quatre films qui abordent, chacun à sa manière, le sujet de l'avortement.

En dehors de tout jugement moralisateur, quatre cinéastes font réfléchir le spectateur, parfois avec de l'humour, sur la gravité de l'avortement, dans un monde où il est pris trop à la légère.

Ces artistes nous rappellent que, beaucoup plus qu'un moyen de divertissement, un film peut être une véritable œuvre d'art, même s'il a des mauvaises critiques ou il passe inaperçu par le large public. S'ils réfléchissent sur des problèmes graves, ils ne le font jamais à la manière d'un traité de morale, mais avec les moyens spécifiques du dernier-né des arts, le cinéma. Ils arrivent ainsi de nous communiquer certaines vérités d'une façon plus directe et claire que tout sermon.

Heureusement, deux de ces films ont reçu des prix importants au 60<sup>e</sup> festival de Cannes, en 2007, ce qui leur garantit un certain prestige et une diffusion minimale.

D'abord la Palme d'Or pour le film roumain *4 mois, 3 semaines et 2 jours*, qui a remporté aussi à Berlin le Prix du Film européen 2007, de l'Académie européenne du film.

Dès sa sortie, ce deuxième long-métrage du jeune cinéaste Cristian Mungiu a provoqué la polémique du fait qu'il a été parfois, trop facilement, considéré comme un film pro-avortement.

Il s'agit d'une étudiante célibataire, Gàbita, qui décide de se faire avorter contre la loi des hommes, pendant les dernières années de la dictature

communiste en Roumanie. Mais ce film évoque aussi l'absence du père, comme cause de l'avortement, et l'amitié d'Otilia qui va jusqu'à l'absurde pour aider sa copine Gàbita à sortir de son drame. Pour payer l'avortement elles doivent se prostituer, signe qu'elles s'engagent sur un chemin où on salit de plus en plus les corps et les âmes.

Dès la première italienne du film, les critiques du Vatican ont été vite exprimées, par l'intermédiaire de son journal *l'Osservatore Romano* : « On parle avec désinvolture de fœtus comme s'il s'agissait de choses, d'objets, et non pas d'êtres humains, appelés à la vie puis martyrisés, trucidés et jetés à la poubelle ».

Mais, justement, cette critique peut être retournée à l'avantage du film, si on le regarde avec attention et sans préjugés, comme un œuvre d'art et non pas comme un traité de morale.

D'abord le fœtus est nommé une seule fois dans le film, par le mot « avorton » qui n'exclut pas la signification d'être humain. Sa mère, Gàbita, insiste auprès de son amie Otilia, qu'il soit enterré et non pas jeté à la poubelle, ce qui n'est pas une façon de parler avec désinvolture.

Ensuite, dans un film, art visuel par excellence, les images sont plus significatives que les paroles. Ainsi le long plan du fœtus, qualifié par les critiques de choquant, insoutenable et interminable, arrive, à lui seul, à faire réfléchir le spectateur sur l'horreur qu'est l'avortement. En effet, ce fœtus, à l'aspect d'un tout petit enfant, est le personnage principal du film. Il joue, après sa mort, son unique et grand rôle sinistre. Nous l'apercevons, ensanglanté, entre les plis d'une serviette blanche, signe de son innocence, qui rappelle les linges-linceul de la sépulture du Christ. Détail du massacre des innocents, il nous fixe à travers ses yeux fermés, pour nous rappeler qu'il est là, au centre de cette tragédie, de ce film dont le nom représente son âge de vie intra-utérine : *4 mois, 3 semaines et 2 jours*.

Et le plat de cervelle et de moelle que Gàbita, qui venait de se faire avorter, commande au restaurant à la fin du film, n'est-il pas un rapprochement entre avortement et cannibalisme ?

Donc nous sommes loin ici d'un film pro-avortement, que le cinéaste roumain Cristian Mungiu, lui-même un rescapé de l'avortement, n'aurait pas pu faire.

C'est un film réaliste de la nouvelle vague du cinéma roumain qui frappe ainsi par sa dureté, comme l'a ressenti le ministre français de l'Education Nationale, dont il a reçu aussi le prix. Mais ces images poignantes ne sont pas gratuites : elles sont là pour nous faire réfléchir sur la réalité tragique de l'avortement.

Un autre film venu de l'Est qui concerne l'avortement s'est fait remarquer à Cannes en 2007 : le prix d'interprétation masculine est allé à Konstantin Lavronenko pour sa prestation dans *Le Bannissement*.

Aussi un deuxième long-métrage d'un jeune cinéaste, Andreï Zviaguintsev, ce film russe a été tourné à l'Est de la Roumanie, en République de Moldavie, mais aussi en Belgique et dans le Nord de la France.

Le réalisateur a quitté ainsi la grandeur froide des forêts et des lacs du Nord de la Russie, impressionnante toile de fond dans son premier film *Le Retour*, Lion d'Or à la 60<sup>e</sup> Mostra de Venise en 2003, pour les collines moldaves, doux paysage de jardin paradisiaque à taille humaine. Zviaguintsev, qui avoue avoir cherché longtemps ce lieu, déclare : « Quand nous nous sommes trouvés dans cet endroit en Moldavie, nous avons eu l'impression d'avoir trouvé quelque chose d'extraordinaire : nous avons l'impression d'être au centre du monde, comme si c'était le nombril de la Terre ».

Dans *Le Bannissement* c'est l'homme, Alex, qui décide que sa femme Vera doit se faire avortée. Il va appliquer sa propre loi contre l'amour et contre Dieu. La fausse histoire d'adultère, qui a induit en erreur nombre de critiques, n'est que le prétexte révélateur du drame caché dans les âmes des personnages.

Le film commence par le voyage des deux époux et de leurs enfants, un garçon, Kir, et une fille, Eve, qui quittent la ville industrielle pour aller s'installer à la campagne, dans la vieille maison du père d'Alex où personne n'habite depuis longtemps. La beauté des images et les longs plans-séquences nous transportent dans un espace-temps de commencement de monde. La séquence de la famille qui se promène dans le jardin et se rassemblent sous un arbre est une belle évocation du Paradis, suggéré aussi par la fillette qui insiste auprès de sa mère d'être appelée par son nom, Eve, et qui ne veut plus manger des pommes. Mais le ruisseau asséché et l'église fermée nous suggèrent que ce Paradis est apparent et qu'il sera d'ailleurs bientôt perdu.

Tout balance au moment où Vera avoue à son mari qu'elle est enceinte mais que l'enfant n'est pas de lui.

Mal conseillé par son frère aîné, Alex ne pense qu'à sa revanche et croit avoir droit de vie et de mort sur sa femme et son enfant.

C'est pour la deuxième fois que l'acteur Konstantin Lavronenko interprète le rôle d'un père dans un film de Andreï Zviaguintsev, rôle pour lequel il a été récompensé à Cannes. Mais, si dans le film précédent, *Le Retour*, il était un père qui aimait ses fils, véritable personnage christique dont l'amour ne serrait compris qu'au moment de son sacrifice, dans *Le Bannissement* il est un homme qui n'aime plus personne, dont le cœur est sec à l'image du ruisseau de son jardin.

Mais, comme Alex ne pense jamais à sa possible culpabilité, il va condamner sa femme et il va l'obliger à avorter, en sacrifiant ainsi son enfant.

Alex devient donc une figure tragique, un anti Saint Joseph et un anti Abraham, du fait qu'il agit d'une façon contraire par rapport à la compréhension du premier pour sa fiancée et à l'amour du second pour son fils.

Nous ne voyons pas le fœtus dans ce film mais au moment de l'avortement les références bibliques abondent. Le garçon, la fille et d'autres

enfants camarades de jeu sont en train d'assembler un puzzle qui représente une peinture de l'Annonciation de la Renaissance italienne. Le fœtus qui est en train d'être tué est lui-aussi une image du Christ qui s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie. Ainsi, on pourrait dire que le fœtus est le personnage christique dans ce film. Ensuite, une Bible est ouverte et sur le marque-page on peut remarquer fugitivement un détail de la célèbre peinture de Masaccio représentant Adam et Eve chassés du Paradis. Une fille lit un fragment de l'hymne à l'amour-charité, de la première épître de Saint Paul aux Corinthiens, chapitre 13. Emouvant rappel d'une séquence du film *Andreï Roublev* du grand cinéaste russe Andreï Tarkovski, dont l'œuvre est citée plusieurs fois par Zviguintsev, son digne héritier.

Ainsi, incapable d'un vrai amour, Alex va subir le bannissement du Paradis, comme jadis Adam, d'où le titre du film. Il va apprendre trop tard la vérité que Vera, nom suggestif, était la seule à le connaître. L'essence de cette vérité : l'enfant est un don de Dieu, n'ayant pas comme seule origine ses parents, et l'absence d'amour peut pousser une femme dans l'abyme du désespoir.

Vera rappelle le personnage principal du film *Une femme douce* du cinéaste français Robert Bresson, qui a emprunté son sujet à Dostoïevski. C'est à la même œuvre du grand écrivain russe qu'a pensé Zviaguintsev quand il a choisi pour ce rôle l'actrice suédoise Maria Bonnevie, dont le nom est tellement suggestif en français. « Tout en conservant sa beauté aérienne, presque diaphane, elle s'est pratiquement métamorphosée en personnage de Dostoïevski - la *Douce* de la nouvelle éponyme - et cela correspond à ma vision de l'art », disait ce cinéaste prometteur qui affirme essayer « de rendre visible l'invisible », belle expression rappelant la théologie de l'icône.

Mais la fin de ce film sur le désespoir générée par le manque d'amour s'ouvre sur un espoir et c'est ici la grande différence par rapport à une tragédie grecque que cette parabole peut nous rappeler aussi. Alex a appris la vérité sur sa femme et a compris ses erreurs. Le ruisseau de son jardin a recommencé à couler comme dans son enfance. Il y a de l'espoir pour sa repentance. Dieu attend patiemment jusqu'à la moisson, qui est suggérée au final.

Ce film nourrit abondamment par la spiritualité chrétienne orthodoxe se termine dans l'harmonie de la musique liturgique russe.

Un autre grand film russe, *L'Île* de Pavel Lounguine, traite, entre autres, du problème de l'avortement.

Ce film proprement chrétien semble sorti directement des sentences, ou apophtegmes, des Pères du désert.

La réalisation de « L'Île » marque la conversion du célèbre cinéaste russe Pavel Lounguine, mais aussi de l'interprète du rôle principal, l'acteur Piotr Mamonov, qui, devenu croyant, a quitté le groupe de rock fondé par lui. Les

deux avaient déjà collaboré au film « Taxi blues », pour lequel Loungine a reçu le Prix de la mise en scène au festival de Cannes en 1990.

Pour le réalisateur Pavel Loungine, « L'Île » représente un tournant dans sa carrière cinématographique : « Le film parle de l'existence de Dieu. Il arrive un moment dans la vie où cela devient une question primordiale. Par ailleurs, j'essaie de varier les genres dans ma filmographie et, avec L'Île, j'ai voulu évoquer la vie des saints. »

Le personnage principal, le moine Anatoli, dans sa cellule pauvre et isolée sur une île glacée au Nord de la Russie, est en même temps fol en Christ, thaumaturge, guérisseur et prophète, mais aussi plein d'humour.

Dans sa repentance sincère et profonde, il me semble mettre en pratique, à sa manière, le conseil donné par le Christ à Saint Silouane, moine russe du Mont Athos au 20<sup>e</sup> siècle : « Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas ». Ce conseil, chemin vers l'humilité chrétienne, lui est rappelé par le feu auprès duquel il vit sur des charbons et par la prière de Jésus qu'il répète sans cesse et qui revient souvent, comme un refrain. Ainsi, paradoxalement, *L'Île* est le premier film hésychaste, transmettant au spectateur un peu de la paix engendrée par cette prière du cœur : « Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi pêcheur ».

Le film nous présente donc un christianisme libre et consacré, fou et sage, mais surtout proche de la sainteté par l'amour du pardon qu'il exige. Ainsi, il nous rappelle que, loin d'appartenir à un passé reculé, la sainteté est toujours actuelle et possible aujourd'hui.

Quand une jeune femme célibataire vient lui demander la bénédiction pour avorter, le père Anatoli, connaissant en Esprit la raison de sa venue, lui apparaît avec un coussin sous la soutane pour suggérer le ventre d'une femme enceinte. Il appelle l'avortement meurtre et il refuse d'être entraîné ainsi en enfer. La femme, en larmes, lui dit que personne ne voudrait d'elle avec un bébé. Mais Anatoli lui répond que, si elle va avorter, elle se maudira toute sa vie pour avoir tué un enfant innocent. De toute façon elle ne va pas se marier et ce fils « d'orée » lui est donné comme consolation.

Ainsi ce père spirituel, avec délicatesse et fermeté, ne condamne pas la femme pour être enceinte en dehors du mariage, mais il la fait changer de regard sur son enfant qui sera, non pas un malheur, mais une consolation dans sa vie.

La jeune femme est rentrée chez elle un peu effrayée mais convaincue par ce moine étonnant.

A l'autre bout du monde, l'adolescente du film canado-américain *Juno* de Jason Reitman n'a pas l'habitude d'aller rencontrer des pères spirituels. Mais elle va prendre la même décision de ne pas avorter.

Enceinte à 16 ans, Juno va manifester par ce choix sa liberté et son courage contre tous ceux qui lui conseillent l'avortement, devenu norme et non plus exception dans le monde contemporain.

Mais une rencontre l'a influencée dans son choix, celle d'une jeune fille, militante anti-avortement solitaire, probablement chrétienne, devant la clinique de planning familial. Sur sa pancarte, une photo de bébé et le texte « les bébés ne veulent pas mourir, ils ont le droit de vivre ». De tout ce qu'elle lui dit, Juno va retenir surtout que son bébé a déjà des ongles, une touche d'humour qui rappelle son statut d'être humain.

Particulièrement mature pour son âge, Juno trouve le couple, qu'elle croit parfait, des parents adoptifs pour rendre son enfant heureux. Ensuite, elle annonce à ses parents qui acceptent sa décision et se montrent compréhensifs.

Juno va faire face courageusement à toutes les moqueries de ses collègues de lycée et va enfanter son bébé, qui sera adopté.

Ce film est une perle du cinéma indépendant américain qui recevra, très probablement, des prix lors de la prochaine cérémonie des Oscars. C'est une comédie subtile qui pose pourtant un regard sérieux sur l'avortement, dans une société où il est tellement banalisé, et qui affirme à toutes les adolescentes passant par ce drame que garder l'enfant est une option valable à prendre en compte.

Ainsi, se plaçant dans des divers endroits du vaste registre qui va de la tragédie à la comédie, quatre cinéastes talentueux nous livrent des regards nouveaux et inattendus sur l'avortement, mais aussi sur des autres problèmes graves qui confrontent la société contemporaine, dans des films qui méritent d'être vus et médités.

Bogdan Florin Vlaïcu

Note biographique : Après une licence et un master (DEA) en théologie orthodoxe à l'Université de Bucarest, en Roumanie, Bogdan Florin Vlaïcu a eu un diplôme de master (DEA) en Sciences sociales de religion à l'Ecole pratique des hautes études, à Paris, pour son étude sur la théologie et l'esthétique des adaptations cinématographiques de l'Évangile, qu'il continue par un doctorat sur les représentations du Christ au cinéma. Il est le réalisateur de l'émission hebdomadaire *L'Eglise Orthodoxe aujourd'hui* sur Radio Notre Dame.